

cet état de choses. Ontago—tel était son nom—avait déjà vu la neige couvrir dix-huit fois la terre ; mais, malgré son agilité à la course et son habileté à manier l'arc et le fusil, il n'avait encore pu suspendre une seule chevelure à sa ceinture. Afin de donner un libre essor à son ardeur belliqueuse, il résolut de faire une excursion chez les Iroquois, en compagnie de quelques uns de ses amis. Cinq d'entre eux, poussés comme lui de l'envie d'acquiescer de la gloire, s'engagèrent à le suivre. Ils firent leurs préparatifs secrètement, de crainte que les chefs ne s'opposassent à leur entreprise périlleuse, s'ils en avaient connaissance. Ils étaient à présumer qu'ils auraient empêché cette expédition hostile, qui pouvait être suivie de terribles représailles et jeter dans une guerre désastreuse deux puissantes nations.

Ontago et ses compagnons, s'étant mis en route, parcoururent près de soixante lieues avant de voir la fumée des cabanes iroquoises. Pendant les premiers jours, ils n'avaient pas pris beaucoup de précautions : ils n'avaient songé qu'à faire diligence ; mais, lorsqu'ils furent en pays ennemi, ils s'avancèrent plus que de nuit. Ils allumèrent même pas de feu, de peur que la fumée ne les trahit. Le succès de leur entreprise dépendait du soin qu'ils prenaient à couvrir leur marche ; parce que s'ils avaient été découverts, non seulement ils n'auraient pu faire aucune capture, mais ils auraient été eux-mêmes, exposés à être faits prisonniers.

Ils se mirent en embuscade dans un bois touffu, qui entourait un village iroquois, bâti au milieu d'une étroite clairière. Leur dessein était de casser la tête à quelque chasseur solitaire, ou d'enlever quelque femme.

Les anciens sauvages ne partageaient point nos idées sur l'honneur et la gloire militaire. Ce que nous appelons lâcheté et assassinat, ils le nommaient prudence et bel exploit. La conduite qu'ils tenaient pour mériter l'estime et l'admiration de leurs compatriotes, ne ferait qu'attirer notre réprobation et notre horreur sur un homme qui agirait de même parmi nous. Un guerrier des forêts, qui surprenait son adversaire sans s'exposer au danger d'une lutte, croyait atteindre à la perfection de son art. En un mot, le but de leurs expé-

ditions militaires était de faire le plus de mal possible à l'ennemi, avec le moins de perte pour eux-mêmes.

Les Hurons se tinrent en embuscade durant deux jours, sans avoir l'occasion d'exercer leur adresse ; mais, au commencement du troisième, la fortune leur fut favorable. Une jeune fille, sortant du village iroquois, s'approcha du bois. Elle entra sous les verts arceaux de la forêt et vint couper de la fougère près de l'endroit où ils étaient. Sa démarche était lente et gracieuse ; son corps ondulait comme un frêle peuplier sous les efforts de la brise. Un sang ardent animait ses joues, moins brunes que ne les ont ordinairement les Indiennes ; ses yeux noirs brillaient d'un doux éclat sous des sourcils légèrement arqués ; ses lèvres roses laissaient voir de petites dents blanches, semblables à celles que les romanciers ne manquent jamais de comparer à des perles. Une luxuriante chevelure déroulait ses anneaux soyeux sur ses épaules. Elle portait une chemise de calicot, une courte jupe de drap, des souliers de cuir d'original, et des guêtres que des jarretières artistement brodées, avec du poil de porc-épic, attachaient au-dessous des genoux. Soit que les Hurons fussent frappés de la beauté de l'Iroquoise, soit qu'ils attendissent les ordres de leur chef, ils demeuraient immobiles et semblaient la contempler. Ontago sortit de sa cachette, bondit vers elle et la renversa par terre. Il l'empêcha de crier en lui fermant la bouche avec sa main. Aidé par ses compagnons, il lui attacha les bras ; en même temps, il la menaçait de la mort, si elle appelait du secours ou refusait de le suivre.

Les Hurons s'éloignèrent aussitôt du village près duquel ils avaient fait leur capture. Ontago ouvrait la marche, suivi par la prisonnière ; les autres venaient après elle. Ils marchaient à la file les uns des autres, chacun ayant soin de poser les pieds où les avaient mis celui qui le précédait ; celui qui les avait les plus larges venait le dernier, afin que l'ennemi, en ne voyant qu'une seule empreinte de pas, ne soupçonnât point qu'un parti de guerre avait passé par là.

ERASTE D'ORSONNENS.

(La suite au prochain numéro.)